

Si Terre...

Parcours pédagogique : Littérature et environnement

Classe de cinquième



Programme EcoLitt

Parcours pédagogique « Si Terre... »

réalisé par Blandine Charrier

contact : anne-rachel.hermetet@univ-angers.fr

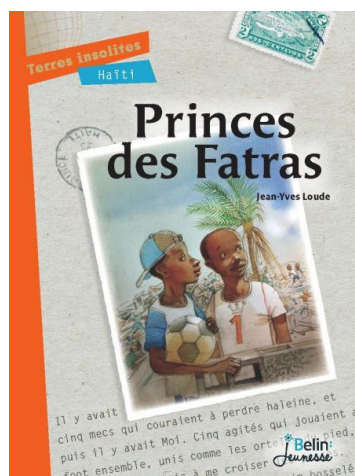


Se chercher, se construire

Le voyage et l'aventure : pourquoi aller vers l'inconnu ?

Prince des Fatras, Jean-Yves Loude

- Un dossier pour découvrir Haïti (carte, photos, témoignage de l'auteur)
- Un roman jeunesse qui montre la vie d'une banlieue pauvre d'Haïti à travers le point de vue d'un enfant qui y vit : **Comment grandit-on dans l'Haïti contemporain ?**



Princes des Fatras, Jean-Yves Loude, Belin jeunesse,
Belin, Paris, 2015, illustrations de Jean Claverie

Présentation

Ce roman jeunesse appartient à la collection « Terres insolites » et s'intéresse ici à Haïti. Outre que le cadre réaliste du récit permet de se faire une idée assez précise du quartier Cité Soleil qui existe réellement, le roman est prolongé par une annexe intitulée « Mon coup de cœur pour Haïti », un dossier qui rassemble une carte, des photos et des textes de l'auteur qui explique la genèse de son roman, et en particulier ce qui l'a poussé à écrire sur le petit monde de Cité Soleil.

Pistes pour une étude du roman

Il s'agit d'un roman écrit à la première personne, et l'un des points intéressants à souligner dans le dispositif de régie narrative est que le lecteur est entretenu pendant un certain temps dans l'ignorance de l'identité du narrateur. Lorsqu'on apprend qu'il s'agit d'une jeune fille, Gina, le récit prend une nouvelle orientation, marquée par la problématique du passage de l'enfance à l'adolescence et de la rivalité née avec les premiers émois. La narratrice, qui est d'abord placée dans une position d'observatrice des cinq amis que sont Jeanjean, Cliff, James, Will et Flam, devient un objet de pouvoir et de convoitise entre deux des garçons, Flam et Will, mais se révèle aussi comme un personnage clé dans la médiation entre les habitants et la réconciliation des « cinq doigts de la main ». Elle symbolise à elle seule une Haïti à la fois meurtrie (Gina est orpheline) et pleine du potentiel nécessaire pour se relever (l'instruction, la lecture et l'écriture sont les meilleurs vecteurs du développement humain). En tant que jeune femme, elle inspire le désir et attise les querelles, mais elle joue également un rôle essentiel dans la consolidation du tissu social.

La thématique duelle solidarité/compétition est un ferment de la progression de l'histoire tout au long du roman, mais l'image des cinq doigts de la main souligne l'importance de la complémentarité et la prééminence de la solidarité. L'issue heureuse, en dépit des ruptures et

des affrontements, fait triompher une vision à la fois idéaliste et pragmatique d'une écologie des pauvres, laquelle mêle étroitement le réinvestissement de l'environnement immédiat (et délabré) des habitants à un projet de vie social qui donne une place à chacun. Soulignons qu'un tel programme, bien qu'il soit idéaliste de prime abord, a bel et bien été réalisé, comme l'explique l'auteur dans le dossier.

L'évocation du séisme survenu en 2010 est également un tournant dans l'histoire. Le tremblement de terre produit une onde de choc émotionnelle importante : Will décide de rentrer du Brésil, mais il constate que dans son quartier les rivalités se sont exacerbées et que deux clans s'y affrontent. C'est l'impulsion de la reconstruction matérielle de l'espace habité qui permet le sursaut nécessaire à un retour à la cohésion. Cet aspect du roman peut appeler une réflexion sur les interactions entre catastrophe naturelle et solidarité, où l'on pourra rechercher de multiples exemples de communautés qui ont su développer des stratégies de reconstruction collectives pour survivre après le drame. Plus largement, nous pouvons parler de phénomène de résilience, qui montre que les réponses humaines et sociales à une catastrophe naturelle peuvent être très positives.

Deux passages qui peuvent faire l'objet d'une analyse plus approfondie

Extrait : de la page 25 : « Galerie de portraits. » jusqu'à la page 28 « Et il écrivait au feutre, en grosses lettres, le nom de pays voisins, Venezuela, Cuba, Panama, Guatemala, Nicaragua, alors qu'en réalité les verres finissaient pas loin, dans des maisons de paysans ou d'ouvriers haïtiens, à Cul-de-Sac, Gros Morne ou Petit Goave. »

Au seuil du roman, la narratrice décrit ses compagnons qui forment les cinq doigts de la main. L'extrait intègre une partie de cette galerie de portraits, en l'occurrence ceux de James et de Cliff. Ces portraits ont une fonction plurielle. Ils campent bien sûr les personnages et nous permettent de les imaginer, mais ils ont aussi pour rôle de nous présenter l'univers dans lequel ils évoluent. On perçoit ici notamment comment se noue la relation entre les individus et leur environnement immédiat, mais aussi les influences culturelles qu'ils reçoivent (cf. les allusions au cinéma américain en particulier). Le ton est léger et teinté parfois d'autodérision, mais il n'est jamais moqueur. Le texte est émaillé de mots créoles en italique, qui donnent une touche plus réaliste à la fiction haïtienne : il s'agit aussi d'une immersion linguistique.

La construction de l'extrait est assez simple et symétrique. Pour les deux garçons, la description porte d'abord sur leur propre personne, comprenant l'aspect physique et le caractère de chacun. Dans un deuxième temps les garçons sont décrits dans leur environnement familial, avec la mention du travail du père, du frère ou du cousin. On peut lire dans ces descriptions l'enracinement de la population dans un milieu plutôt hostile, touché par l'insalubrité et envahi d'encombrants, ainsi que les problèmes socio-économiques (le « Projet Eclat Jeunesse » permet aux jeunes d'échapper au chômage ou aux « dérives violentes de l'oisiveté »). Les touches d'humour apportées par la narratrice, qui mentionne par exemple l'attitude des amis de James pour le faire taire (« les autres faisaient semblant de tomber au sol comme dans un film »), ou encore la fierté de Cliff à envoyer ses verres emballés vers des destinations imaginaires (« Pour l'exportation ! »), révèlent l'importance du jeu dans l'univers habité par les enfants. La mise en

scène constante de l'espace pour le transformer en terrain de jeu désamorce le drame de la précarité.

Extrait p. 46 à partir de « Will se dressait soudain à la façon d'un comédien, imposait le silence d'un geste et déclarait que les Haïtiens ne supportaient pas ce retour à la barbarie » jusqu'à la page 48 « Mais c'était à nous, croyait-il, de bâtir une autre Haïti. »

Cet extrait raconte l'histoire de l'indépendance d'Haïti et ses conséquences par le truchement d'une situation de classe et met en avant la fierté haïtienne d'avoir été la première nation à se révolter contre le joug colonial de l'Europe. Le personnage de l'instituteur, Délicieux Justin, est essentiel dans le roman, il est l'une des figures du sage. Il est à la fois celui qui apporte le savoir et celui qui accueille tout le monde, puisque tous les enfants commencent par aller à l'école (avant de la quitter rapidement pour certains). L'échange entre les élèves et l'enseignant témoigne d'une forte complicité, le lecteur comprend que le glorieux épisode de l'accession à l'indépendance est souvent rappelé, mais toujours rejoué avec ferveur et émotion par les uns et les autres, chacun connaissant son rôle par cœur. On pourra justement travailler ce passage en observant comment la théâtralité de la scène ne vient jamais discréditer ou même atténuer l'émotion authentique éprouvée par l'instituteur et ses élèves. La longue tirade de Délicieux Justin, qui ne cesse de solliciter l'attention et l'adhésion de son auditoire (notamment par l'usage des questions rhétoriques et des répétitions) explique en quoi l'attitude des pays européens, et en tout premier lieu la France, a poussé Haïti vers la misère. Ce développement provoque une telle tristesse que l'instituteur doit céder la parole aux larmes, et c'est donc naturellement que la parole narrative de Gina prend le relais. Cette passation est à la fois formelle (discours direct de l'instituteur > voix narrative de Gina) et symbolique : ce dernier paragraphe place dans la jeunesse haïtienne tous les espoirs de renouveau et de réussite sociale.

De la page 98 « Je sentais le poids du ciel sur mes épaules, mais c'est la terre qui a explosé, le sol qui a glissé, le goudron qui s'est fendu, le béton qui a craqué, la vie qui s'est écroulée sous nos pieds. » jusqu'à la fin du chapitre p. 100 « La secousse qui anéantit le pays dura trente-cinq secondes. »

L'événement du tremblement de terre est une rupture forte dans la vie de tous les Haïtiens, il en va de même dans le texte où il intervient à la fin de la deuxième partie du roman comme un élément pivot du récit. L'extrait est constitué de deux moments : dans un premier temps celui de l'évocation du séisme, et l'absolue nécessité d'en cultiver le souvenir, puis dans un deuxième temps le récit de sa manifestation tel qu'il s'est présenté à la jeune fille. Dans le premier moment, la narratrice souligne combien il est important de nommer l'événement et montre les différentes façons de le nommer. D'abord par la seule date, qui par métonymie, comme toutes les dates commémoratives, signifie pleinement l'événement. La date met en valeur l'inscription historique de l'événement, elle est citée isolément avant un retour à la ligne, parce qu'elle dispense de tout récit tant elle fait sens. La phrase qui suit et dénote l'événement intervient comme une mention paratextuelle, simplement destinée à lever toute hésitation. Elle assure la transition vers la deuxième façon de nommer le séisme, en recourant au mot créole (ou onomatopée ?) très expressif *goudougoudou*. Ce mot, par son signifiant très évocateur, permet de développer tout un réseau d'images qui font tableau et donnent pleinement à voir

l'événement. La métaphore choisie est celle du monstre dévorant des insectes. Enfin, le mot *goudougoudou*, par sa sonorité grotesque, ménage la possibilité de nommer le séisme tout en le mettant à distance par le rire de la dérision. Le paragraphe de transition, avant de basculer dans le récit-témoignage, est une justification de la narratrice, qui tient à nommer le désastre pour ne pas le livrer à l'oubli, pour « agir sur la mémoire du monde ». Une telle expression peut aisément ouvrir une réflexion concernant le rôle et les effets de la littérature en général, et tout particulièrement sur sa capacité à agir sur la mémoire du monde.

La deuxième partie de l'extrait invite à une lecture plus classique de l'événement, sous la forme d'un récit de témoin de la catastrophe. Notons la précision avec laquelle certains détails sont rapportés (l'heure, la remarque anodine que fait Gina et qui provoque l'hilarité), car l'événement est très fortement présent dans l'esprit de la jeune fille. La dramatisation du récit se fait notamment en filant la métaphore déployée dans la première partie, où les humains sont réduits à l'état de fourmis affolées. Dès lors, la situation perd ses contours, la précision initiale disparaît au profit d'une représentation diffuse, que l'on perçoit dans le recours à la synecdoque (« les bouches cherchaient... » ; « les bras se tendaient » ; « des mains croisées ... ») : les gens ne sont plus identifiés, ils ne se signalent plus que par des parties de leurs corps, et même de simples gestes désespérés. La description culmine dans la phrase simple et tranchante : « La capitale s'effondrait. » La phrase qui suit et referme le chapitre est remarquable par son apparente neutralité, avec la mention de la durée précise de la secousse (35 secondes). Cette indication contraste fortement avec la phrase précédente, et conduit le lecteur à mesurer à la fois l'ampleur du désastre et la brièveté de celui-ci. Rétrospectivement, il prend conscience que tout ce qui vient d'être décrit n'a pas duré une minute, alors que, comme la narratrice le dit p. 98, pour les Haïtiens, le 12 janvier 2010 est un jour qui « n'en finit pas ». Ainsi, face à l'épreuve fulgurante de la catastrophe naturelle, qui ne laisse à personne le temps de réagir et de comprendre, le texte construit une empreinte durable de l'événement traumatique, en particulier pour s'en guérir (« Ça me fait du bien. », p. 99).